

Les Marx Brothers¹

Le premier film des *Marx Brothers* que nous ayons vu ici : *Animal Crackers*, m'est apparu, et il a été regardé par tout le monde comme une chose extraordinaire, comme la libération par le moyen de l'écran d'une magie particulière que les rapports coutumiers des mots et des images ne révèlent d'habitude pas, et s'il est un état caractérisé, un degré poétique distinct de l'esprit qui se puisse appeler *surréalisme*, *Animal Crackers* y participait entièrement.

Dire en quoi cette sorte de magie consiste est difficile, c'est en tout cas quelque chose qui n'est pas spécifiquement cinématographique peut-être, mais qui n'appartient pas non plus au théâtre et dont seuls certains poèmes surréalistes réussis, *s'il en était*, pourraient donner une idée. La qualité poétique d'un film comme *Animal Crackers* pourrait répondre à la définition de l'humour, si ce mot n'avait depuis longtemps perdu son sens de libération intégrale, de déchirement de toute réalité dans l'esprit.

Pour comprendre l'originalité puissante, totale, définitive, absolue (je n'exagère pas, j'essaie simplement de définir, et tant pis si l'enthousiasme m'entraîne) d'un film comme *Animal Crackers*, et par moments, (en tout cas dans toute la partie de la fin), comme *Monkey Business*, il faudrait ajouter à l'humour la notion d'un quelque chose d'inquiétant et de tragique, d'une fatalité (ni heureuse ni malheureuse, mais pénible à formuler) qui se glisserait derrière lui comme la révélation d'une maladie atroce sur un profil d'une absolue beauté.

Nous retrouvons dans *Monkey Business* les frères Marx, chacun avec son type à

¹ Publié pour la première fois le 1er janvier 1932 sous le titre « Les Frères Marx au cinéma du Panthéon » dans le n° 220 de *la Nouvelle Revue Française*, repris ensuite dans *Le Théâtre et son double*.

lui, sûrs d'eux et prêts, on le sent, à se colleter avec les circonstances, mais là où dans *Animal Crackers*, et dès le début, chaque personnage perdait la face, on assiste ici et pendant les trois quarts du film à des ébats de clowns qui s'amuse et font des blagues, quelques-unes d'ailleurs très réussies, et ce n'est qu'à la fin que les choses se corsent, que les objets, les animaux, les sons, le maître et ses domestiques, l'hôte et ses invités, que tout cela s'exaspère, rue et entre en révolte, sous les commentaires à la fois extasiés et lucides de l'un des frères Marx, soulevé par l'esprit qu'il a pu enfin déchaîner et dont il semble le commentaire stupéfié et passager. Rien n'est à la fois hallucinant et terrible comme cette espèce de chasse à l'homme, comme cette bataille de rivaux, comme cette poursuite dans les ténèbres d'une étable à bœufs, d'une grange où de toutes parts les toiles d'araignées pendent, tandis qu'hommes, femmes et bêtes dénouent leur ronde et se retrouvent au milieu d'un amoncellement d'objets hétéroclites dont le *mouvement* où dont le *bruit* serviront chacun à leur tour.

Que dans *Animal Crackers* une femme se renverse tout à coup, les jambes en l'air, sur un divan, et montre, l'espace d'un instant, tout ce que nous aurions voulu voir, qu'un homme se jette brusquement dans un salon sur une femme, fasse avec elle quelques pas de danse et la fesse ensuite en cadence, il y a là comme l'exercice d'une sorte de liberté intellectuelle où l'inconscient de chacun des personnages, comprimé par les conventions et les usages, se venge, et venge le nôtre en même temps, mais que dans *Monkey Business* un homme traqué se jette sur une belle femme qu'il rencontre et danse avec elle, poétiquement, dans une sorte de recherche du charme et de la grâce des attitudes, ici la revendication spirituelle apparaît double, et montre tout ce qu'il y a de poétique et peut-être de révolutionnaire dans les blagues des Marx Brothers.

Mais que la musique sur laquelle danse le couple de l'homme traqué et de la belle femme soit une musique de nostalgie et d'évasion, *une musique de délivrance*, indique assez le côté dangereux de toutes ces blagues humoristiques, et que l'esprit poétique quand il s'exerce tend toujours à une espèce d'anarchie bouillante, à une

désagrégation intégrale du réel par la poésie.

Si les Américains, à l'esprit de qui ce genre de films appartient, ne veulent entendre ces films qu'humoristiquement, et en matière d'humour ne se tiennent jamais que sur les marges faciles et comiques de la signification de ce mot, c'est tant pis pour eux, mais cela ne nous empêchera pas de considérer la fin de *Monkey Business* comme un hymne à l'anarchie et à la révolte intégrale, cette fin qui met le braiement d'un veau au même rang intellectuel et lui attribue la même qualité de douleur lucide qu'au cri d'une femme qui a peur, cette fin où dans les ténèbres d'une grange sale, deux valets ravisseurs triturent comme il leur plaît les épaules nues de la fille de leur maître, et traitent d'égal à égal avec le maître désemparé, tout cela au milieu de l'ébriété, intellectuelle elle aussi, des pirouettes des Marx Brothers. Et le triomphe de tout cela est dans la sorte d'exaltation à la fois visuelle et sonore que tous ces événements prennent dans les ténèbres, dans le degré de vibration auquel ils atteignent, et dans la sorte d'inquiétude puissante que leur rassemblement finit par projeter dans l'esprit.

ANTONIN ARTAUD